

Paul AMARGIER

MARC AURELE
26 avril 121 - 17 mars 180
LE STOÏCISME
LES CHRETIENS

PRO MANU SCRIPTO
MMXV

INTRODUCTION

Au moment d'aborder l'histoire du monde romain à l'âge classique, il importe de bien réaliser quelle fut la situation réelle de cette nation italique de l'année 130 avant J.-C. jusqu'à l'an 30 après J.-C.

Durant tout ce temps on ne compte pas moins de douze guerres civiles, faites d'affrontements fratricides et meurtriers. On peut parler de *bellum sociale*, d'une guerre de société. Symboliquement l'affrontement commence avec l'extermination des Grecques et sera sur le point de s'achever après les meurtres de César et Cicéron.

En sus de ces faits de belligérance, des massacres perpétrés dans le sillage des Grecques, on compte celui de trois mille de leurs partisans, puis sous Marius et Syllale, mort par crucifixion de 6000 spartacistes, esclaves, tenant du parti de leur meneur, Spartacus ; on vit aussi l'holocauste de 7000 prisonniers barbares abattus devant le Sénat solennellement réuni pour ce lugubre spectacle.

Il était temps de voir, un jour, arriver au pouvoir quelqu'un qui serait capable de mettre un terme à une telle débâcle sociale et à permettre au peuple d'enfin vivre dans le cadre d'une certaine sécurité. Ce fut Octave, l'homme d'une telle situation, promptement promu à sa fonction auguste. Et c'est en l'an 54 qu'arriva à Rome, un jeune garçon de 16 ans que les postérités appellent Virgile. Ce poète sera les lumières du régime instauré par Auguste et le chantre de la Pax Romana.

De Catulle, un gaulois, Virgile aurait appris ce que pouvait être le genre lyrique et d'un autre, grand poète, Lucrèce, il apprit qu'une grande poésie doit s'élever au-dessus de son élément formel foncier, c'est-à-dire le lyrisme et devrait s'ouvrir aux horizons d'un accomplissement, donc nourri de philosophie, voire de théologie. Ce que Dante, lointain ami fidèle disciple de son maître Virgile, comprendra et mettra en œuvre magistralement.

Aujourd'hui, avec un recul de deux mille ans, nous pouvons parler d'un idéal de l'homme virgilien, façonné au long d'une tradition, celle même de l'humanisme européen.

Au temps d'Auguste, ce n'était qu'un cercle très étroit de privilégiés qui pouvait avoir quelque idée d'un tel programme, dont le vers suivant porte l'écho : "*fortunatus et ille deos qui noscit agrestes*" – heureux, celui qui a connu les dieux agrestes - . Idéal d'une vie menée au plus proche de la nature. La belle nature voulue par les dieux ; les hommes ont bâti les villes. C'est dans les villes que vient s'entasser le peuple (*plebs*) ; à charge aux responsables d'en faire une société.

En l'an 100 de notre ère, Rome est déjà, *mutatis mutandis*, devenue presque une mégapole. C'est le moment où Tacite, un siècle après Virgile, prend le relais. Au poète, succède un historien. Dans *l'Eneïde* (livre I, vers 461) Virgile a écrit l'inoubliable hémistiche : *sunt lacrimae rerum*. Ces *res*, Tacite veut en être le témoin, il devient le *rerum scriptor*. Elles sont, par ailleurs, vécues par le peuple, les *res* (événements). Comment, à cette date – l'an 100 – le peuple romain se présente-t-il ?

Il n'est que de se tourner vers Tacite, comme le fait Paul Veyne dans ses études sur *la Société Romaine*, à lire absolument (Seuil, Points - H.298) pour obtenir une vue panoramique du sujet.

Tacite, né peut-être à Vaison-la-Romaine, gendre d'Agricola, qui fit ses études universitaires à Marseille, auquel son gendre consacra une biographie de ce haut magistrat de l'Empire, ce qui fit sa propre fortune.

En effet, dès 97, sous Nerva nous le voyons consul. Avec le II^{ème} siècle il commence son œuvre en publiant, en 100, la "*Germanie*". Vers 108, paraît une première édition des *Histoires*. Après 117, sous l'empereur Hadrien, paraissent *les Annales*.

Il nous confie qu'il avait quatorze ans lorsqu'il assista, l'esprit navré, au supplice du feu infligé par Néron aux chrétiens. Spectacle qui le marqua à jamais et le remplit de compassion pour ces pauvres gens.

Le pauvre est, à ses yeux, celui qui par habitude est tenu d'aller au marché faire ses courses, jour après jour, afin d'acheter sa nourriture (*alimenta in dies maresti solitum*) écrit-il, dans son style elliptique.

Notation concrète qui nous met en face d'une catégorie de ceux qui forment le *populus romanus*.

Dans la totalité du *Sénatus Populusque Romanus (S.P.Q.R.)* nous nous trouvons en présence d'une couche supérieure, les *proceres*, caste de gouvernants, grands commis de l'Etat, fonctionnaires sortis des grandes écoles. A leur égard, Tacite est d'une particulière sévérité, dénonçant leur sensibilité, leur esprit de flagornerie, nid à délation, corruption, concussion, là est la raison de son scepticisme.

Les *Proceres* se distribuent en *ordines* (qu'il est meilleur de traduire par le mot "rangs" que par celui, parfois employé, de "classes").

L'autre partie du peuple romain est le *Plebs* où l'on doit distinguer deux couches :

- d'une part, le *plebs media* : ici, on peut employer légitimement le mot de "classe" pour le caractériser : classe moyenne. Tacite qualifie cette couche de la population d'*integra*.

- d'autre part, toujours Tacite, emploie l'expression *plebs humilis*, la masse des gens de peu, dirions-nous aujourd'hui, masse qu'il qualifie de *sordida*.

La *plebs media* forme le noyau solide du *Populus Romanus* ; là se forme l'essentiel de l'opinion publique.

Pour vérifier à quelle catégorie appartiennent, lors de procès et de sentences judiciaires, les personnes concernées.

Si l'on a à faire à des ressortissants de la caste sociale des *proceres*, la peine maximale requise sera celle de l'exil dans quelque île, comme celle de Ponza par exemple

– dans le cas où le prévenu relève de la catégorie *mediocres*, issu donc de la *plebs media* où le condamné *ad metallum*, c'est-à-dire aux travaux forcés dans l'une des mines exploitées, le plus souvent en Sardaigne.

– quant aux *humiliores*, venant de la *turba magna* ils relèveront de la peine capitale.

Les chrétiens sont assimilés à cette catégorie sacrifiée – le seul fait de décliner son identité : *Christianus sum*, équivaut, à une condamnation à mort immédiate sans autre forme de procès : ou *ad bestias*, ou *ad crucem* (supplice que supprimera Constantin).

Telle est la société avec laquelle, tout au long de son existence, et très spécialement durant le temps où il fut aux affaires, Marc-Aurèle dut composer.

I

MARC – AURELE

Il naquit au foyer de ses parents le 26 avril 121.

Son père, Amnus Verus mourut peu après sa naissance ; sa mère, Domitia Lucila, appartenait à une famille d'un certain relief apparenté au cercle impérial, on le voit au fait qu'une monnaie de Nicée nous a gardé la gravure de son profil (Rev. de Numismatique de 1863, tome VIII). Renan, qui donne cette référence, dans son Marc Aurèle dit d'elle, en citant les *Pensées* de son fils : "Souvenir de ma mère, sa piété, sa bienveillance ; pureté d'âme qui allait jusqu'à s'abstenir, non seulement de faire le mal, mais même d'en concevoir les pensées ; vie frugale et qui ressemblait si peu au luxe des riches."

Il fut élevé par son grand-père à qui il rend un hommage touchant dans son livre des *Pensées* comme à tous ceux qui de près ou de loin, ont contribué à son éducation. Fait chevalier à six ans, admis dans le collège des Saliens à huit, il apparut bientôt comme appelé à la plus haute fortune. Il avait quinze ans quand il fut fiancé à la fille de L. Ceionius Commodus qu'Hadrien venait d'adopter ; il ne devait d'ailleurs pas l'épouser. Après la mort du César L. Ælius Verus, survenue le 1^{er} janvier 138, Hadrien adopta Antonin (25 février de la même année), sous la condition que celui-ci adopterait à son tour Marc et le jeune fils du César défunt. Hadrien mourut le 10 juillet. Dès lors, M. Ælius Aurelius Verus (c'est le nom qu'il porta jusqu'à la mort d'Antonin), se vit chaque jour plus étroitement associé au pouvoir suprême. Questeur en 138-9, consul en 140, il épousa, en 145, au lieu de la fiancée à laquelle Hadrien l'avait primitivement destiné, la propre fille d'Antonin, Faustine. A la fin de 146, il partagea avec Antonin la puissance tribunicienne et proconsulaire ; à la mort d'Antonin, il lui succéda (7 mars 161), et gouverna en commun avec le César L. Verus jusqu'au commencement de 169 ; Verus mort, il s'associa son fils Commode en 177, et mourut de la peste "antonine" le 17 mars 180, à 59 ans.

A lire cette fiche chronologique de la vie de Marc-Aurèle, pourtant complète, on a l'impression de connaître l'essentiel de cet homme.

Or, il lui manque le rappel d'un geste, auquel, plus qu'à aucun autre, il tenait, quand à l'âge de douze ans il demanda à revêtir le manteau de philosophe, optant pour l'école stoïcienne, à laquelle il demeura fidèle jusqu'à son dernier souffle, puisqu'à l'heure de sa mort, son dernier mot fut *Æquanimitas* ! conseil adressé à la postérité pour l'inciter à suivre un idéal de paix de l'âme préconisé par tous les maîtres du stoïcisme, à commencer par *Sénèque* et son traité *De Tranquillitate Animi*.

Le tout jeune Marc aura eu quelque mérite à poser un tel acte d'engagement philosophique, car le maître que son père adoptif, Antonin le pieux empereur, avait choisi pour guider sa formation était Fronton, le célèbre rhéteur farouchement opposé à tous les courants de la *philosophia*, proposant, lui, une attitude rhétoricienne face aux problèmes de l'existence humaine.

Cependant, les relations, malgré cette divergence fondamentale entre le maître et l'élève, furent toujours excellentes, leur correspondance le prouve.

La détermination dont le jeune garçon fit preuve en cette circonstance majeure dit assez la force de son caractère, tant il est vrai que dans les âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années.

Fronton a donc été le responsable majeur de la formation du jeune prince. Quant à son modèle, ce fut toujours son père adoptif, l'empereur Antonin dont il n'a cessé de faire l'éloge, en particulier dans ses *Pensées* (Cahier II, § 30) : "En tout, montre-toi l'élève d'Antonin. Imiter sa constance dans les entreprises bien calculées, son égalité d'âme en toutes occasions, sa piété, la sérénité de ses traits, sa douceur, son indifférence à la gloriole, son ardeur à bien saisir les affaires. Comme il ne lâchait jamais une question qu'il ne l'eût pénétrée à fond et nettement comprise ; comme il supportait les reproches immérités, sans y répondre par d'autres reproches ; comme il ne se hâtait pour rien ; comme il n'accueillait pas la calomnie ; comme il étudiait de près les caractères et les actions ; comme il n'humiliait personne ; comme il n'aimait pas le tapage, les soupçons, le charlatanisme ; comme il se

contentait de peu, par exemple pour sa demeure, sa couche, ses vêtements, sa table, le service domestique ; comme il était laborieux et patient."

Ailleurs, il note que c'est de lui qu'il a reçu le sens de la sociabilité. Or, (*Pensées*, VII § 55), on lit : "le caractère qui prédomine dans la constitution de l'homme, c'est la sociabilité (en grec : Κοινωνικον).

De lui, enfin, il a reçu à l'égard des dieux, point de crainte superstitieuse, à l'égard des hommes point de bassesse pour capter la popularité.

Sa reconnaissance va, de plus, à certains autres amis qu'il tient à remercier de leur aide généreuse. En voici quelques-uns :

- de Diognète (que nous retrouverons au terme de cet essai) l'aversion pour les futilités...

- de Severus, avoir acquis la claire notion d'un état démocratique, au gouvernement fondé sur l'égalité et le droit égal pour tous à la parole, d'un empire qui respecterait par-dessus tout la liberté de ses sujets ; de lui encore, le culte constant, sans défaillance rendu à la *philosophia*...

- de Maximus : la maîtrise de soi, l'absence de versatilité en quoi que ce fût ; le courage en toutes circonstances, spécialement au cours de ses maladies ; l'heureux mélange, dans son caractère, de la douceur et de la noblesse ; l'accomplissement, sans qu'il lui en coûtât, de toutes les tâches qui se présentaient ; la confiance inspirée à tous qu'il pensait comme il disait et que, ce qu'il faisait, c'était sans mauvaise intension ; point d'étonnement ni de trouble ; jamais de précipitation ni de lenteur, ni d'embarras, ni d'abattement, ni de mines épanouies suivies d'accès de colère ou de défiance ; la bienfaisance, la facilité à pardonner, la loyauté ; donner l'idée d'un homme droit plutôt que redressé ; et que personne n'a pu s'imaginer que Maximus le regardait de haut, ni admettre l'opinion qu'on lui fût supérieur ; enfin sa bonne grâce...

Tous les renseignements, dont nous venons de prendre connaissance – et bien d'autres – proviennent d'un dossier mis en ordre par Marc-Aurèle et que nous connaissons sous le titre "*Pensées*".

Il s'agit de douze livres – je préfère dire "Cahiers" – notes rédigées par lui, ou dictées, alors qu'il se trouve sur les rives du Danube et de l'un de ses affluents, le Gran, ainsi qu'il le note lui-même à la fin de l'un ou l'autre de ses Cahiers : "Chez les Quates, au bord du Gran".

Quates est le nom d'une tribu germanique campée sur le territoire de l'actuelle Hongrie et qui fait pression pour franchir le *limes* (frontière) de l'Empire romain et que Marc-Aurèle est venu, à la tête de ses légions combattre, pour les contenir dans ces années 177-180.

Il nous faut donc réaliser que cet homme, opposé à toute violence et, plus que tout, détestant la guerre, de par sa fonction a été toute son existence impliqué dans des combats à mener en tant que capitaine. Par devoir il le fit, et le fit bien, le plus souvent vainqueur, d'où sa popularité auprès de ses hommes de troupe.

Le soir venu, après les fatigues du combat mené contre l'ennemi, sous la tente, au lieu du Quartier Général, une fois la solitude retrouvée, il se livre aux *exercices spirituels* auxquels sa condition de philosophe l'appelle et dont les Cahiers sont les confidents.

Paradoxe des paradoxes, voilà l'homme qui personnifie la latinité, l'Empereur, être "divinisé" depuis les décrets de Nirva, symbole de la puissance romaine, lorsqu'il se trouve seul face à lui-même, à l'heure de l'examen de conscience auquel il se livre, n'utilise plus la langue latine, mais le grec.

Comment ne pas s'étonner et ne pas s'interroger ?

A ce point de notre réflexion tournons-nous vers un très exact contemporain de Marc-Aurèle, l'Athénien Clément, dit d'Alexandrie.

Au moment de sa conversion, passage du paganisme au christianisme, ce dernier part en voyage vers la Sicile où il rencontre un Syrien et un Egyptien, établis là, qui l'initient au mystère de la foi chrétienne ; puis, il va en Egypte où il rencontre un Sicilien ; à Lyon, le prêtre Irénée devenu évêque, est originaire d'Asie mineure.

L'unité linguistique de ce monde civilisé est la langue grecque qui facilite l'unité culturelle de ce monde auquel appartient Marc-Aurèle.

Lisons, de lui, une page de l'un de ses *Cahiers* (IX, § 29) sans doute dictée, un soir, après avoir tout au long du jour chevauché :

"La cause universelle est un torrent, qui entraîne tout. Qu'ils sont mesquins, ces pygmées qui jouent les politiques et s'imaginent agir en philosophes ! Petits morveux !

Pauvre homme, eh quoi donc ? Fais ce que réclame ta nature. Essaie, si cela t'est donné, et ne regarde pas à la ronde si on le saura. N'espère pas réaliser la république de Platon, mais tiens-toi pour satisfait, si tu progresses un tant soit peu ; et ce petit résultat, considère que ce n'est pas peu de choses. Quant à changer un de leurs principes, qui le pourrait ? Et si on ne les leur change, qu'est-ce que leur état, sinon l'esclavage de gens qui gémissent tout en se donnant l'air d'obéir ? Va maintenant et cite-moi Alexandre, Philippe, Démétrius de Phalère. Je les suivrai, s'ils ont bien vu ce que réclamait la nature universelle et s'ils se sont instruits eux-mêmes. Mais s'ils ont pris des poses théâtrales, personne ne m'a condamné à les imiter. Simple et modeste est l'œuvre de la philosophie. Ne m'induis pas à prendre des airs solennels !"

J'ai remarqué que le philosophe Alain (Emile Chartier 1868-1951) plusieurs fois dans ses ouvrages cite cette dernière phrase, et elle seule.

Nous percevons, que Marc-Aurèle, partagé entre deux idiomes, le latin et le grec, obligé de mener des batailles durant la première moitié de son règne, du côté de l'Asie-Mineure, d'où il revint couvert de gloire, mais avec au cœur un très vif chagrin, puisque sa chère épouse, Faustine la jeune, fille d'Antonin et Faustine, est morte dans les Orient où elle avait tenu à accompagner son mari.

Cet homme, maintenant désemparé, solitaire pour le reste de ses jours, se trouve sur les bords du Danube, se voit comme situé entre deux abîmes, sur les confins d'un vieux monde, dont il est conscient que sa fin est proche, avec, en face, un monde nouveau, prêt à naître, mais encore noyé pour l'instant dans les brumes de l'histoire à venir.

On comprend que malgré sa force d'âme, cet homme connaisse, écartelé qu'il est, des moments de déprime. C'est alors qu'apparaît auprès de lui un médecin célèbre Galien (130-200 ca) venu à Rome exercer ses talents et que l'illustre patient vient consulter. C'est de maux d'estomac dont il souffre, générateur de crises d'angoisse, accompagnées d'insomnies. Galien qui en parle dans ses écrits semble exprimer un scrupule, en avouant lui avoir prescrit un traitement à base de suc de pavot (opium).

Ce qui a conduit Pierre Hadot, dans le *Mémorial Festugière* († 1982), à poser la question : "Marc-Aurèle était-il opiomane ?" *Periti certant*, nous les laisserons en débattre.

L'empereur Antonin, successeur d'Hadrien en 138 est en place jusqu'à sa mort survenue en 161, où il laisse la place à celui qu'il avait choisi pour lui succéder, non pas l'un de ses deux fils, mais son fils adoptif qui ce jour-là ajouta à ses noms Marcus-Aurelius celui de son bienfaiteur Antoninus.

Originaire de Nîmes, Antoninus avait épousé Faustine, dont il fut éperdument amoureux, lui qui confiait un jour à un ami qu'il eût préféré habiter une cabane perdue au fond d'une forêt, pourvu que ce fût avec elle, plutôt que de loger dans un magnifique palais, sans elle.

Ils eurent quatre enfants, deux fils et deux filles, dont Faustine dite "la jeune", pour la distinguer de sa mère. C'est cette dernière que Marc-Aurèle épousera, après avoir rompu un premier temps de fiançailles avec une autre.

Lui aussi, éperdument amoureux de son épouse, qui lui donna une douzaine d'enfants. Les deux Faustine jouirent auprès du public d'une réputation de beauté et d'originalité non usurpée.

Originalité telle, chez la femme de Marc-Aurèle, qu'elle offrit prise à bien des rumeurs colportées jusque sur la scène des cabarets de Rome et d'Ostie par les chansonniers que l'époux ainsi brocardé préfère faire comme s'il n'avait point entendu.

Au sein du couple, l'entente demeura toujours satisfaisante. Sauf une fois à propos du mariage de leur fille Lucilla, celle-ci refusant catégoriquement d'épouser celui que son père avait choisi pour être son gendre, la mère de Lucilla prenant partie pour sa fille et le père finissant par céder.

Dans ce cas, l'erreur de Marc-Aurèle fut de l'ordre véniel, plus grave fut sa grande erreur concernant le choix de son successeur, d'autant il faut bien dire qu'il fut le plus mauvais possible. C'est l'aîné de ses fils, Commode, qu'il choisit pour lui succéder à la tête de l'Empire, l'ayant associé, ainsi que l'avait fait Antonin à l'égard de lui-même, au gouvernement impérial, dès que Commode entra dans ses dix-sept ans.

Une fois son père mort, Commode prit donc le pouvoir en mars 180 (il était né en 161) et durant les douze années de son règne il écrivit l'une des pages les plus sombres de l'histoire de Rome, périssant assassiné par des membres de sa garde rapprochée en 192.

Parmi les troupes qu'il conduisait au combat contre les Quates, Marc-Aurèle privilégiait un corps de soldats d'élite, ceux de la légion douzième (*Legio duodécima*). Unité qui avait été créée par Jules César au temps où il bataillait du côté de l'Arménie. Composée de nombreux arméniens, la plupart chrétiens depuis la fin du I^{er} siècle, elle avait réalisé maints faits d'armes légendaires.

Or, il arriva sur les rives du Gran qu'après un mois d'hiver particulièrement rude, brusquement la météo se mit au beau fixe, de telle sorte que les réserves d'eau tarirent, d'autant que l'ennemi était arrivé par sabotage à détériorer le réseau d'adduction d'eau. D'où de gros problèmes posés aux hommes et à la cavalerie.

Au cours d'un engorgement la partie pour les romains devint particulièrement difficile, quand sur la zone où se déroulait le combat de ce jour se déclina un véritable déluge qui permit à la situation de changer de camp et l'avantage revenir à la légion douzième.

Depuis, cette légion reçut le surnom de *fulminata* (frappée par la foudre). N'oublions pas que dans la mentalité romaine un lieu touché par la foudre devenait sacré. La légion XII bénéficia de cette aura quasi divine.

C'est à Marc-Aurèle l'Empereur divinisé que fut attribué le bénéfice du miracle.

Seulement, cette légion, créée par César sur les terres de l'Arménie fournissait désormais, depuis déjà de nombreuses décennies, un nombre conséquent de soldats chrétiens.

Des témoins se manifestèrent qui attestaient avoir vu lors du phénomène de l'orage des soldats se mettre à genoux pour implorer leur Dieu de se montrer favorable. Ce n'est donc pas l'intercession de l'Empereur auprès de Jupiter Pluvius (le Dieu qui dans la mythologie latine donnait la pluie) qui est à l'origine du miracle, mais bien la prière des soldats chrétiens auprès de leur Dieu qui s'est montré secourable.

Marc-Aurèle s'est trouvé là en affrontement direct avec le péril chrétien, que déjà, dans une lettre à Trajan, Pline, alors préfet, en 111, sur les bords de la Mer Noire, adjoignait l'Empereur d'intervenir face au péril chrétien, qu'il qualifiait d'un terme profondément juste : une contagion.

C'est d'une autre contagion que Marc-Aurèle allait être victime, puisqu'il fut atteint, comme grand nombre de ses contemporains, d'une épidémie de peste, qui le terrassa, dont il mourut, le 17 mars 180, à l'âge de cinquante-neuf ans, nous laissant, en guise de testament, un seul mot, admirable : *Æquanimitas* !!

Les spécialistes ont donné à ce fléau le nom de "peste Antonine", je pense parce que l'épidémie, née dans le pays des Parthes (Irak-Iran), atteignit le cœur de l'*Urbs*, en 150, tout juste au milieu du règne d'Antonin, qui ne put que demeurer impuissant face à ses ravages.

On peut le comparer au fléau, que nous appelons "la Peste Noire", qui extermina, en 1348, le tiers de la population européenne.

Actuellement, à Rome, une équipe d'archéologues, spécialisés en ce genre de recherches fouillant dans une des nombreuses catacombes romaines non encore objet d'une campagne de fouilles, ont découvert un charnier qu'ils identifient formellement comme lieu d'ensevelissement de nombreux cadavres victimes de cette peste antonine des années 150.

En lien avec des laboratoires allemands, ces archéologues leur fournissent un matériel anthropologique (surtout des dents de ces cadavres romains du II^{ème} siècle) susceptibles de permettre à ces savants généticiens de découvrir un jour le type de virus ou bactérie qui a été à l'origine comme élément pathogène de cette pandémie catastrophique, de façon à mieux en connaître les caractéristiques et le processus qui a arrêté la vie à Marc-Aurèle et à tant de ses sujets.

II

LE STOICISME

Marc-Aurèle a été un stoïcien par choix personnel, dès l'âge de douze ans et l'est resté jusqu'à son dernier souffle. D'ailleurs il n'est pas une seule page de ses écrits (*Pensées*) qui ne proclame cette fidélité.

Zénon de Citium (381–262 av. J.C.) est un chypriote venu à Athènes où il ouvrit une école de philosophie au local sis près de la Stoa (Portique) entrée ouverte sur le domaine public de l'Acropole, d'où le nom donné par le public à ces stoïciens, gens de la Stoa.

Un ressortissant de l'île de Rhodes, Panetius (185-110 av. J.C.) fut l'introducteur de cette école philosophique à Rome, où elle prospéra.

Sénèque est la figure de proue de ce mouvement ; il est nécessaire de rappeler son parcours, sa carrière.

Extrait de l'édition des O.C. de Sénèque dans la Collection Tel (n° 282) – Gallimard.

"Lucius Annaeus Seneca naît vers 4 avant Jésus-Christ, à Cordoue, à une époque où l'Espagne est en plein essor. Il est le fils de Sénèque le Rhéteur qui lui enseigne la rhétorique, l'art le plus brillant depuis Cicéron. Il étudie également la philosophie à Rome et découvre le stoïcisme ascétique. Après un séjour à Alexandrie pour des problèmes de santé, il débute une carrière politique et devient questeur. Exilé en Corse par Messaline, la première femme de l'empereur Claude, il écrit *Consolations à Marcia*, une aristocrate qui vient de perdre son fils. En 49, après la mort de Messaline, il est rappelé à Rome par Agrippine qui lui confie l'éducation de son fils Néron dont elle souhaite favoriser l'accession au trône au détriment de Britannicus. Pour son élève il commence à rédiger des traités philosophiques dans lesquels il développe une morale teintée de stoïcisme : *De la constance du sage*, *De la tranquillité de l'âme*, *Sur le bonheur de la vie*, *De la*

clémence... Il aborde ainsi les différents problèmes de l'existence sous une forme résolument didactique, mêlant questions et réponses, humour et lyrisme. En 54, Agrippine, redoutant que Claude ne songe à désigner Britannicus comme successeur, fait empoisonner l'empereur. On fait appel à Sénèque pour agir sur l'opinion et assurer la popularité de Néron, le nouveau prince. Néron est chargé de prononcer l'éloge funèbre de Claude, discours composé par Claude, discours composé par Sénèque. En même temps, Sénèque fait circuler une satire sur le prince défunt, tournant en dérision la divinisation officielle de ce dernier. Il écrit également de nombreuses tragédies comme *Médée*, *Les Troyennes* ou *Phèdre* qui s'inscrivent dans la tradition du théâtre grec. Lorsque Néron devient empereur, à dix-sept ans, c'est encore Sénèque qui l'aide mais il se heurte à Agrippine, puis à ses pairs qui lui reprochent son ambition et sa fortune. Peu à peu, Néron s'empare du pouvoir absolu et Sénèque se retire de la vie politique pour revenir à l'ascétisme de sa jeunesse. Compromis en 65 dans la conjuration de Pison, il est sommé par Néron de choisir entre l'exil ou la mort. Il s'ouvre les veines après avoir essayé en vain de s'empoisonner, en avril 65."

De la production littéraire de Sénèque, il reste des tragédies de type classique (*Médée*, *Phèdre*, *Œdipe*...), surtout un ensemble d'opuscules où il traite de la tranquillité de l'âme, de la brièveté de la vie, de la vie heureuse, du repos, de la Providence, etc...

Et l'on retrouve les substances de l'enseignement contenu dans ces pages de réflexion philosophique dans son chef d'œuvre, les 124 lettres à son ami Lucilius, dont on peut dire, de ce recueil, qu'il fût tout au long des siècles comme bréviaire de l'art du bien vivre, en paix avec soi-même, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Montaigne, pour qui ce fut le livre de chevet. Peut-être le texte de base de l'humanisme européen, de Pétrarque à Erasme et Vivès. Et il est légitime d'avancer qu'il s'agit là d'un humanisme pré-chrétien.

De l'art de Sénèque, donnons un aperçu avec le début de la lettre 72 (à Lucilius) :

"Ce que tu me demandes m'apparaissait clairement en sa nature au moment où je l'étudiais ; mais il y a longtemps que je n'ai pas exercé ma mémoire, aussi m'abandonne-t-elle facilement. Ce qui arrive aux livres dont les feuillets se collent quand on ne les bouge pas, c'est, je crois, ce qui m'est arrivé. Il faut déplier son âme et remuer continuellement tout ce qu'on y a mis en dépôt, afin que cette richesse soit prête chaque fois que le besoin l'exige."

Le choix de ce bref extrait m'a été dicté par la situation où nous plongeant les mémoires artificielles nées de l'internet et venues se substituer à notre propre mémoire ; le conseil donné par Sénèque à son ami en l'an 60 m'apparaît comme prémonitoire et plus que jamais d'actualité.

Une influence stoïcienne qui ne s'est avérée par moindre que celle de Sénèque est à mettre au crédit d'Epictète.

Né en Asie Mineure, autour de l'An 50, venu à Rome pour y ouvrir une école de philosophie d'obéissance stoïcienne, il vivait lui-même selon une éthique rigoureuse d'austérité et de renoncement.

Sous l'empereur Domitien (81-96) il fut par ce dernier condamné à l'exil parce que philosophe, le pouvoir d'alors estimant que le nombre des écoles de philosophie au sein de l'*Urbs*, qui à ses yeux n'étaient que des foyers de contestation politique préjudiciable à l'équilibre de la société romaine.

Epictète, étant donc assigné à résidence à Nicopolis, alla y finir ses jours, dénouement qui survint, pense-t-on, autour de 125 (Marc-Aurèle était né, rappelons-le, le 26 avril 121).

Les disciples du maître de Nicopolis, après sa mort, regroupèrent ses écrits et les publièrent sous forme d'*Entretiens*, d'où ils tirèrent un résumé, le fameux *Manuel d'Epictète*.

L'influence exercée par la diffusion du *Manuel d'Epictète* débordera les limites de l'espace et du temps de ses origines. C'est ainsi que l'on pourra parler d'un stoïcisme chrétien que l'on peut discerner dans la filiation d'Evagré le Pontique (345-390). Né dans le Pont, fils de prêtre, il fut lui-même appelé au sacerdoce par St Basile. St Grégoire de Naziance en fit son archidiacre. Ensuite, il alla à Jérusalem où Ste Mélanie l'accueillit, puis en Egypte pour y connaître l'expérience du désert, il en fut victime à l'âge de 54 ans.

Ce qui nous reste de son œuvre nous autorise à voir en lui la source de la tendance qui, à travers l'origénisme, - Evagré en fut un adepte – chaîne du stoïcisme chrétien, dont Jean Cassien, à Marseille, disciple d'Evagré, représente un maillon.

Disciple d'Épictète, Marc-Aurèle se manifeste tel à chaque page de son journal intime (*Pensées*) ; il ne fait que suivre jour après jour, en une sorte de météorologie de l'âme, les règles établies par le Maître. Ce dernier l'avait dit, dans une brève formule : "toute école de philosophie n'est rien d'autre qu'une clinique". Le disciple est vu comme un patient auquel il faut conseiller une thérapie.

1°/ D'abord la mathesis (en grec, *matheos*, c'est "le disciple") : il faut donc, d'abord, s'interroger sur le point où l'on en est vis-à-vis de celui ou de ceux qui ont assuré notre formation - y êtes-vous demeurés fidèles ?

C'est ce qu'a fait Marc-Aurèle. Après avoir réuni un stock de onze cahiers d'introspection quotidienne, il ajoute un cahier final, qu'il place en tête de son recueil, où il passe en revue dix-sept personnes (parents, femme, maîtres, amis) auxquelles il doit beaucoup, il les en remercie, leur rend hommage.

2°/ Vient ensuite l'ensemble de ce que le regretté Pierre Hadot (1922-2010), professeur au Collège de France où il fut titulaire d'un enseignement d'Histoire de la Philosophie antique, lui qui était avant tout, comme le disait son collègue Michel Roucault, un philosophe !

Pierre Hadot a fait porter son enseignement sur le fait que pour atteindre à un stade de vie heureuse, but des disciplines de la *Philosophia* (ceux qui sont amis de la sagesse) il est impératif de s'astreindre à une pratique de certains *exercices spirituels*. Tel est bien l'enseignement d'Épictète, suivi à la lettre par Marc-Aurèle qui en a, par ailleurs, parfaitement saisi l'esprit (introspection, examen de conscience, méditation).

3°/ Enfin, le mode de vie qu'il faut s'imposer, ascétique : régime frugal, de la modération en toutes choses.

La dernière page est dédiée "aux Dieux", il n'est que de la lire.

"Des Dieux, avoir eu de bons aïeux un bon père et une bonne mère, une bonne sœur, de bons maîtres, de bons familiers, des parents et des amis presque tous bons et ne m'être jamais laissé aller à un manquement envers aucun d'eux, quoique, vu mon caractère, j'eusse bien pu en venir jusque-là, l'occasion aidant ; c'est donc un bienfait des Dieux, s'il ne s'est trouvé aucun concours de circonstances capable de me confondre ; n'avoir pas été élevé trop longtemps chez la concubine de mon grand-père ; avoir sauvegardé la fleur de ma jeunesse ; n'avoir pas fait prématurément acte de virilité ; avoir même dépassé le temps ; avoir été subordonné à un prince, mon père, qui devait m'enlever toute vanité et m'amener à comprendre qu'on peut vivre à la cour sans avoir besoin de gardes du corps,

d'habits de parade, de lampadaires, de statues (et) d'autres choses analogues et du faste de cette sorte, qu'il est au contraire possible de se restreindre presque au train d'un particulier, sans cesser pour cela de tenir son rang ou négliger aucun des devoirs dont il faut s'acquitter en souverain au nom de l'Etat ; avoir eu un tel frère, capable par son caractère de m'inciter à prendre soin de moi-même et qui, en même temps, me charmait par ses égards et son affection ; avoir eu des enfants, ni mal doués, ni contrefaits ; ne m'être pas avancé bien loin dans la rhétorique, la poésie et les autres études, qui m'eussent peut-être retenu, si j'avais senti que j'y faisais de bons progrès ; avoir devancé les vœux de mes maîtres en les établissant dans la dignité qu'ils me semblaient ambitionner, sans admettre de délai ni me flatter que, vu leur âge encore jeune, je pourrais plus tard réaliser ce dessein ; avoir connu Apollonius, Rusticus, Maximus ; m'être représenté clairement et maintes fois ce qu'est la vie conforme à la nature, en sorte que, autant qu'il dépendait des Dieux, des communications, des secours et des inspirations qui venaient de leur part, rien dès lors ne m'empêchait de vivre selon la nature ; si j'en suis encore loin, c'est par ma faute et parce que je ne tiens pas compte des avertissements que me donnent les Dieux, je devrais dire : de leurs leçons ; la résistance prolongée de mon corps parmi une telle vie ; n'avoir touché ni à Benedicta, ni à Théodotus ; et, si plus tard je fus atteint des passions de l'amour, m'en être guéri ; si je me suis souvent fâché contre Rusticus, n'avoir rien fait de plus dont je dusse me repentir ; que ma mère, destinée à mourir jeune encore, passa du moins près de moi ses dernières années ; que, si je voulais secourir un homme dans la gêne ou qui, pour une autre raison, avait besoin d'aide, jamais on ne me dit : il n'y a plus d'argent disponible ; et ne m'être jamais trouvé à mon tour réduit ainsi à emprunter l'aide d'autrui ; avoir eu une telle femme, si obéissante, si aimante, si simple ! avoir eu abondance de maîtres capables pour mes enfants ; avoir reçu en songe révélation de divers remèdes et spécialement pour mes crachements de sang et mes vertiges et, à ce propos, une sorte d'oracle à Gaète ; que, quand je pris goût à la philosophie, ce ne fut pas pour tomber aux mains d'un sophiste, ni pour m'appliquer à l'analyse d'auteurs ou de syllogismes, ni pour perdre du temps à la physique céleste.

Tous ces bonheurs proviennent nécessairement des Dieux secourables et de la Fortune.

Chez les Quades, au bord du Gran.

C'est sous deux patronages que je placerais volontiers l'ensemble des positions philosophiques du tandem Epictète-Marc Aurèle ; d'une part, le "connais-toi, toi-même" de l'oracle de Delphes, bien connu ; de l'autre, un mot de Saint Augustin "*in interiore homine habitat veritas*". C'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité.

Sur ces invariables, dans des formules voisines, qui lui sont propres, qu'Epictète a bâti son système et qui pour fonctionner postule une bonne volonté chez le novice, accompagnée d'un sens aigüe du rapport que l'individu doit sans cesse préserver entre lui et la générosité divine. Est-ce autre chose que dit Jésus : "Priez sans cesse, sans jamais vous décourager" (Luc, 18¹) ?

Pour ces hommes des temps antiques, le Cosmos représentait la référence obligée, condition d'un accord d'harmonie réciproque. "Je m'accommode de tout ce qui peut t'accommoder, ô Cosmos" (*Pensées*, IV-23).

Au long des pages des *Cahiers* laissés par Marc-Aurèle, il est une formule qui revient comme un leitmotiv, que je préfère utiliser dans la formulation latine : *secundum rectam rationem*. La raison humaine laissée à elle-même est bien trop habile ; elle est sans cesse appelée à être redressée, remise dans l'axe de sa finalité : créer les conditions optimales pour assurer l'obtention d'une vie heureuse, but de l'effort philosophique (tranquillité de l'âme, équilibre de l'esprit, paix du cœur).

Pour atteindre à un tel idéal est requis un état de silence *in silentio et in spe* (Isaïe, 30¹⁵). Goethe, de son côté, autour de 1825, confiait à un familier : "Celui qui, aujourd'hui, ne se retire pas de ce bruit et ne se fait violence pour rester seul, est perdu."

Au cœur de ce silence, Marc-Aurèle nous demande avec insistance – *instans, instancius, intentissima* – d'être à l'écoute de notre *daymov* ; terme intraduisible ni en latin, ni en français : le *daymov* est un concept proprement grec, sans équivalent ailleurs. Il ne se comprend que dans le contexte hellénique. Peut-être faut-il réfléchir à cela en pensant à Saint-Luc, parfait hellénisant, qui fut tant dans l'Évangile que dans les Actes des Apôtres, lorsqu'il parle de l'Esprit-Saint, écrit, en employant le neutre ; *to pneumo – to agion* (l'esprit-le saint), celui qui est Seigneur et qui donne la vie, "*Dominum et vivificandem*" (*Credo*) ?

Nous venons de voir que, selon l'expression du Père Festugière, la spiritualité stoïcienne prit avec le temps figure d'une mystique du consentement. Cela est devenu possible, grâce à un courant de *pietas*, vertu romaine par excellence, qui atteignit son apogée sous les règnes d'Antonin et Marc-Aurèle, ce n'est pas pour rien qu'Antonin, de son vivant, fut surnommé "le Pieux". Il nous faut donner à cette vertu un sens qu'elle n'a pas dans notre acception moderne et la désigner sous son vocable latin : *pietas*.

L'image que l'on doit garder bien présente à la mémoire pour comprendre le sens à donner à ce mot, est celle de l'amour filial qu'Enée porte à son père, Anchise. Il ne s'agit pas d'un amour passionnel ou fusionnel, condamné par Platon dans le mythe d'Orphée qui aboutit à un échec, mais, dans l'Eneïde il s'agit d'un amour raisonné (*secundum rectam rationem*), vertu de *pietas*, mouvement fruit de l'âme, toujours récompensé par les Dieux.

Marc-Aurèle, lui aussi, à l'exemple d'Enée, tourné vers son père Antonin, dans les diverses éloges qu'il dédie à sa mémoire, le présente comme l'homme par excellence de la *pietas*, perfection qu'il propose en modèle à tous. C'est dans ce mouvement, issu d'une véritable expérience spirituelle, toute stoïcienne, codifiée par Epictète, sacralisée par l'exemple des empereurs, Antonin et Marc-Aurèle, que le stoïcisme est passé à la postérité comme modèle de perfection morale, jusqu'aux XVII^e-XVIII^e siècles ainsi que nous le fait découvrir l'abbé Brémond dans son "*Histoire littéraire du sentiment religieux*" par de nombreux et beaux exemples.

Le résultat de tout cet effort d'intériorisation spirituelle donne ce fruit exquis d'une page des pensées de l'empereur philosophe, porté à son point d'excellence :

"Seras-tu donc jamais, ô mon âme, bonne, droite, une, nue, plus manifeste que le corps qui t'enveloppe ? Goûteras-tu donc jamais la disposition à trouver tout bon et à tout aimer ? Seras-tu donc jamais comblée, sans besoin, sans regret, sans désir de quoi que ce soit d'animé ou d'inanimé pour jouir des plaisirs, ni d'un délai pour jouir plus longtemps, ni d'un autre lieu, d'une autre contrée, d'un plus heureux climat, d'une société mieux accordée ? Seras-tu jamais satisfaite de ta condition présente, heureuse de ce qui t'arrive présentement ? Te persuaderas-tu que tout va bien pour toi et t'est envoyé de la part des Dieux et encore que tout ira bien, quoi qu'il leur plaise de décider et quoi qu'ils doivent envoyer dans l'avenir pour le salut de l'être parfait, bon, juste et beau, qui engendre tout, qui maintient ensemble, entoure et embrasse tous les corps dans le même temps qu'ils se dissolvent pour en reproduire d'autres semblables ? Seras-tu donc enfin telle que tu puisses vivre

dans la cité commune des Dieux et des hommes sans élever la moindre plainte contre eux, ni encourir leur blâme ?"

L'empereur de la *Roma triumphans*, engagé dans le combat victorieux contre la tribu des Quates, va mourir sur les bords du Danube d'une attaque de peste maligne, à l'âge de 59 ans, le 17 mars 180. Face à ce spectacle de grandeur et de misère on entend en écho l'interrogation de la Jeune Parque : "Dans quelle blanche paix cette pourpre le laisse, à l'extrême de l'être..."¹

¹ Paul VALÉRY, Œuvres I, (*Pléiade*) p. 107.

III

LES CHRETIENS

Marc-Aurèle, cet empereur modèle, touché par la grâce de la sagesse philosophique, apôtre – on dirait aujourd'hui – de la non-violence, a, tout au long de son règne (161-180), couvert de son autorité les persécuteurs des chrétiens.

Sans doute avec une certaine répugnance, alors qu'il assumait cette part de son rôle de *pontifex maximus*, pour protéger un paganisme qui commençait à se sentir menacé et réagissait par la persécution, tant des philosophes que des chrétiens.

A sa décharge, une information juridique non négligeable. Il s'agit d'une clause additive jointe aux lois relatives à la sécurité des citoyens. Au sujet de groupes non reconnus par la loi, appelés *collegia illicita*. En ce qui les concerne, c'est désormais aux préfets qu'est réservé le privilège d'instrumenter à leur rencontre, s'ils jugent l'action de ces groupes devenue dangereuse pour l'équilibre de la société, et donc de sévir à leur rencontre, *motu proprio*, sans avoir à en référer au pouvoir central. Il est clair que c'était ouvrir la porte à l'arbitraire. Nous verrons cette clause jouer dans l'affaire des martyres de Lyon, le 2 juin 177.

Notons aussi le rôle joué par le conseiller d'Antonin et précepteur de Marc-Aurèle, le rhéteur Fronton, ennemi juré tout autant des philosophes que des chrétiens, qu'il estime les uns et les autres être de dangereux agitateurs (*eversores*), à l'égard desquels doit sévir une impitoyable répression. Les conseils de Fronton ne seront que trop écoutés.

Il eut été préférable que Marc-Aurèle fût sensible aux arguments développés dans l'admirable lettre de l'évêque Mélicon :

"Ce qui ne s'était jamais vu, la race des hommes pieux est en Asie persécutée, traquée, au nom de nouveaux édits. D'impudents sycophantes, avides des dépouilles d'autrui, prenant prétexte de la législation existante, exercent leur

brigandage à la face de tous, guettant nuit et jour, pour les faire saisir, des gens qui n'ont fait aucun mal... Si tout cela s'exécute par ton ordre, c'est bien ; car il ne saurait se faire qu'un prince juste commande quelque chose d'injuste ; volontiers alors nous acceptons une telle mort comme le sort que nous avons mérité. Nous ne t'adressons qu'une demande, c'est qu'après avoir examiné par toi-même l'affaire de ceux qu'on te présente comme des séditeux, tu veuilles bien juger s'ils méritent la mort ou s'ils ne sont pas plutôt dignes de vivre en paix sous la protection de la loi. Que si ce nouvel édit et ces mesures, qu'on ne se permettrait pas même contre des ennemis barbares, ne viennent pas de toi, nous te supplions d'autant plus instamment de ne pas nous abandonner dorénavant à un pareil brigandage public."

Ecrite dans la langue qu'affectionnait l'empereur, un très bon grec, que le Père apologiste, Méliton pratiquait en virtuose, resta, hélas, sans effet, mais elle demeure comme un beau témoin de l'ouverture d'esprit de toute une intelligentsia chrétienne.

Parmi ces intellectuels chrétiens, contemporains de Marc-Aurèle, adeptes comme lui de la *philosophia* et, en même temps, disciples de l'enseignement évangélique apporté par Jésus, il en est un qui occupe la première place, à la fois dans la chronologie et dans l'excellence, St Justin.

Né en Samarie, tout près de l'ancienne Sichem, il se dit lui-même non-circoncis et, par ascendance bénéficiant de la citoyenneté romaine, ce qui explique son supplice final par décapitation, à Rome, vers 165.

D'un tempérament de chercheur d'absolu, Justin passe sa jeunesse à fréquenter les diverses écoles de philosophie à Athènes, Alexandrie, Rome ; aucune ne le satisfait. Sauf, un temps, la platonicienne, quand une rencontre avec un vieillard qui lui présente la doctrine chrétienne, emporte son adhésion, tout en restant fidèle à l'idéal "philosophique", il en conservera toujours le manteau, revêtu autrefois – lors de sa formation. C'est pourquoi, à bon droit, le catalogue des saints le présente comme "philosophe et martyr".

Justin est donc le premier philosophe chrétien de l'histoire de l'Eglise, il appartient au groupe des Pères Apologues. Son œuvre présente assez d'ampleur pour légitimer ce titre.

Dans un texte de défense du christianisme adressé aux empereurs Antonin et Marc-Aurèle (déjà "césarisé"), Justin disculpe les chrétiens de toutes les rumeurs qui les accablent et dévoilent leurs véritables positions, ce qu'est la doctrine du Christ, le sauveur de tous les hommes. Que rien, chez eux, n'est en contradiction avec ce que permet de tenir pour juste, la droite raison (*recta ratio*).

Cet apôtre de la vérité, poursuivra ensuite son rôle d'éducateur, dans un Dialogue avec le juif Tryphon, lui montrant la conformité de l'enseignement de Jésus avec le donné biblique et la légitimité de la voie nouvelle, telle que la propose en particulier l'ouvrage de l'évangéliste Luc, les Actes des Apôtres, livre sacré auquel Justin se réfère le plus souvent dans son propre enseignement.

Le mouvement de suspicion à l'encontre des philosophes commencé, sous l'influence de Fronton, par le gouvernement de l'empereur Antonin, conduisit à des rafles, dont fut victime le groupe des disciples de Justin, c'est une pléiade d'entre eux qui connaîtra avec lui le supplice final, parmi lesquels, une femme, du nom de Charitana, - le fait de trouver une femme mêlée à un groupe de philosophes est assez rare pour être souligné.

La date exacte de la décapitation de Justin n'est pas connue, mais doit être fixée durant le temps où Rusticus, qui conduisait l'interrogatoire, lors du procès, dont nous avons une version des actes, fut préfet de Rome, de 162 à 168. Procès, au cours duquel, par la force de ses réponses, Justin montre toute sa grandeur d'âme.

Douze ans après, c'est à Lyon que, le 2 juin 177, connut son dénouement l'attaque menée contre les communautés chrétiennes de Lyon-Vienne, par un préfet usant de la licence offerte par l'additif législatif *concilia illicita* à leurs initiatives.

Tout comme pour Justin (p. 193-201) on se référera aux excellents articles de l' "Histoire des Saints et de la sainteté chrétienne" (Hachette), au volume 2 : Blandine et les martyrs de Lyon (p. 74-82) ainsi que pour Irénée de Lyon (p. 181-192).

"Entre les associations de métiers, les collèges religieux existants à Lyon, nombreux, nous ne savons quelle rivalité exposait davantage les chrétiens à être rejetés par leurs concitoyens. Tout au plus peut-on affirmer que l'attachement des

lyonnais à la célébration, début juin, des Trois-Gaules faisait l'unanimité contre le petit groupe séditieux (p.75).

Le préfet s'appuya sur ce mécontentement du public pour décréter une rafle, qui conduisit une formation de chrétiens en prison, puis au supplice.

C'est d'abord le vieil évêque Pothin qui ne résista pas à l'épreuve et expira dès le début de son incarcération. Ensuite, bon nombre de lyonnais et de viennois furent donnés en pâtures *ad bestias*, au cours des festivités, et la dernière à être plusieurs fois produite dans l'arène face aux fauves, la jeune Blandine sera celle dont le souvenir restera dans l'imaginaire commun à travers les siècles, ayant forcé l'admiration de tous par son courage et sa foi en Jésus-Christ.

C'est l'évêque de Césarée, Eusèbe, qui dans son *Histoire Ecclésiastique* nous a gardé copie de l'inoubliable lettre adressée aux frères d'Asie Mineure par les témoins de cet admirable geste. Nous lui en devons grande reconnaissance.

Lors de ces tragiques évènements accompagnant la fête lyonnaise des Trois-Gaules, parmi les membres de la communauté chrétienne qui échappèrent à la rafle policière devait figurer le prêtre Irénée.

Ce dernier, en effet, venait d'être envoyé en mission, au printemps de 177, pour rencontrer le pape Eleuthère afin de le consulter, de la part de l'évêque Pothin, sur les problèmes posés par la crise montaniste.

Et c'est, par exemple, grâce à Irénée, que nous avons la liste des successeurs de Pierre jusqu'au douzième inclus, Eleuthère précisément. Sans le soin d'Irénée, nous n'aurions qu'un vide à proposer quant à la succession apostolique romaine.

Venu de Smyrne, où il fut formé par l'évêque martyr Polycarpe comme Irénée lui-même nous le raconta dans les souvenirs de son catéchisme. Polycarpe qui lui-même avait reçu son initiation chrétienne de l'apôtre Jean.

Nous l'avons vu, en tant que prêtre de la communauté lyonnaise en mission auprès du pape Eleuthère en 177. A son retour sur les bords du Rhône, il fut élu par la communauté pour succéder à Saint Pothin.

En 190, nous le verrons derechef à Rome auprès du pape Victor, alors en mission de conciliation pour apaiser le conflit relatif à la célébration de Pâques, déjà pomme de discorde entre grecs et latins. Peu après, Irénée disparaît de l'histoire, mort en circonstances inconnues autour de 202.

De lui, nous reste le monumental *Adversus Hæreses* source de précieux renseignements sur les débats théologiques fort vifs dans la seconde moitié du II^{ème} siècle et reflet des prises de position d'Irénée sur les questions disputées. C'est en quoi nous ne cesserons de le lever, *nunquam satis* ; quand il définissait l'homme comme la gloire vivante de Dieu, ne faisait-il pas la propre définition de lui-même ? "La gloire de Dieu, écrit-il, est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu." (*Adversus Hæreses*, IV – 20-7.)

Clément d'Alexandrie. Quelqu'un qui dans son nom porte à la fois la puissance romaine (Clemens) et toute la culture hellénique, dite aussi "alexandrine".

Etudiant à Athènes dans sa jeunesse, au temps où Marc-Aurèle, lui aussi, y affinait son parler grec. Clément connut un itinéraire, en tout semblable à celui de S. Justin au temps de leur formation : fréquentation des écoles de philosophie avec rejet, puis voyage en Sicile, Egypte, afin d'y prendre contact avec les sages, les anciens, qui avaient connus les Apôtres ou leurs disciples.

Lorsqu'il parvint à Alexandrie, qui était alors la grande capitale culturelle du bassin méditerranéen, Athénagore y faisait florès, Clément devint son disciple et se fixa définitivement là, il devint "alexandrin".

L'œuvre de Clément s'avèrera abondante, quant à l'écrit, alors qu'il a toujours privilégié un primat de l'oral.

"Quand il s'agit du mystère, écrit-il, c'est la Parole, non l'écrit qui engendre la Foi." Cependant, Clément n'a jamais, pour autant, renoncé à un effort de culture. Ses commentateurs font remarquer que de tous les auteurs qu'il cite, celui qui figure en tête de la liste, est Homère, et non les Ecritures.

Trois œuvres de lui doivent être regardées comme majeures :

1°/ le Protreptique.

Il s'agit d'un ouvrage d'apologétique, qui se situe dans le droit fil du genre où Justin et Athénagore se sont montrés des maîtres ; défense et illustration du christianisme, Clément est dans le droit fil de leur succession.

2°/ Le Pédagogue est le deuxième grand ouvrage de Clément, qui nous fait découvrir la créature nouvelle engendrée, par l'Eau et l'Esprit, au jour de notre baptême. En demeurant fidèle à cette grâce baptismale et ouvert aux visitations de l'Esprit-Saint, le disciple de Jésus-Christ, notre pédagogue, sera appelé à la connaissance des choses divines : "Je te montrerai le Logos (Verbe) et les mystères du Logos."

3°/ Enfin, les Stromates (Tapisseries) [l'on dirait aujourd'hui et en mieux : "patchwork"].

Sur la fin de ses jours, Clément, pris de scrupules en contemplant tout ce qu'il savait et qui allait périr avec lui, entreprit de sauver, ce qui pouvait l'être – en passant par son calame - de l'oubli.

Comme dans une tapisserie s'entremêlent sous les yeux du lecteur les fils divers des traditions reçues, des notes de lecture, des souvenirs, des rencontres personnelles. Bref, du Montaigne avant la lettre, donc savoureux.

Clément a bien mérité le titre que lui ont décerné certains de ses disciples, de "premier écrivain chrétien".

Nul mieux que lui n'aura mis en pratique le programme fixé par Jean-Paul II dans un Discours du 20 mai 1982 : "une Foi qui ne devient pas Culture est une Foi qui n'est pas pleinement accueillie, entièrement pensée, et fidèlement vécue." Paroles d'or.

EPILOGUE

Lettre à DIOGNETE

Dès la première page des *Pensées*, Marc-Aurèle après avoir fait l'éloge de ses parents, de son grand-père Verus, de son bisaïeul, présente son ami "Diognète, qui a l'aversion pour les futilités, l'inutilité, à ce que racontent les fabricants de prodiges et les charlatans sur les incantations et les moyens de se préserver des démons, et autres sornettes, ne pas s'adonner à l'élevage des cailles ni s'engouer de pareilles manies, supporter la franchise ; m'être familiarisé avec la *philosophia*... avoir composé des dialogues dans mon enfance ; avoir désiré le lit de camp recouvert d'une simple peau et toutes les autres disciplines (*exercices spirituels*) qui se rattachent à l'éducation hellénique."

Tel est le portrait brossé par son ami, de celui qui est le destinataire de la lettre à lui adressée par un chrétien, vivant à Rome, auteur resté anonyme.

Diognète qui est donc un païen (*paganus*), philosophe stoïcien, homme probe, désire connaître les chrétiens en ces années de la fin du règne d'Antonin et début de celui de Marc-Aurèle, autour donc de l'An 160, alors que depuis dix ans la peste dite "antonine" frappe durement l'*Urbs*, causant grand nombre de victimes du fléau, qui, vingt ans plus tard, s'en viendra à terrasser Marc-Aurèle lui-même (17 mars 180).

Par ailleurs, la mentalité de la population romaine est affectée par l'irruption de plus en plus inquiétante d'une "secte", que Marc-Aurèle s'obstinera, tout au long de son règne, à qualifier de *superstitio*, et que d'autres appellent "chrétienne".

Diognète qui connaît les rumeurs qui circulent dans l'opinion de la rue au sujet de ces individus que l'on soupçonne d'avoir des pratiques particulièrement odieuses, veut en avoir le cœur net, et comme il connaît un collègue, philosophe comme lui, mais pratiquant désormais la "*philosophia Christi*", lui demande de bien vouloir lui fournir un texte qui lui donnera des explications sûres sur la doctrine et les pratiques de ce groupe implanté à Rome depuis les temps néroniens, déjà persécutés par l'empereur Néron au siècle précédent.

Et c'est l'occasion pour ce philosophe chrétien anonyme de rédiger l'admirable texte de la lettre à Diognète, qui fournit, ici, un point, qui n'est pas final, mais un point d'orgue, qui ne peut que nous induire en action de grâces : *Les Chrétiens et le monde*.

"Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. Ce n'est pas à l'imagination ou aux rêveries d'esprits agités que leur doctrine doit sa découverte ; ils ne se font pas, comme tant d'autres, les champions d'une doctrine humaine. Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.

Ils sont donc dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois...

Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et, par là, ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent de toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers ; ils sont persécutés par les Grecs et ceux qui les détestent ne sauraient dire la cause de leur haine.

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde.

L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps, et pourtant elle n'est pas du

corps, comme les chrétiens habitent dans le monde, mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible. La chair déteste l'âme et lui fait la guerre, sans en avoir reçu de tort, parce qu'elle l'empêche de jouir des plaisirs : de même le monde déteste les chrétiens qui ne lui font aucun mal, aucun tort, parce qu'ils s'opposent à ses plaisirs. L'âme aime cette chair qui la déteste et ses membres comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent."

TABLE

Introduction	<i>p. 2 - 4</i>
I. Marc-Aurèle	<i>p. 5 - 12</i>
II. Le Stoïcisme	<i>p. 13 - 20</i>
III. Les Chrétiens	<i>p. 21 - 26</i>
Epilogue	<i>p. 27 - 29</i>